

SCHAER, Roland

1993. - L'invention des musées. - Paris, Gallimard / Réunion des musées , 144 p.

Roland Schaer est directeur Science et Société à la Cité des sciences et de l'industrie. A dirigé le service culturel du musée d'Orsay, Paris. Il enseigne l'histoire des musées à l'Ecole du Louvre. Partant du mythe du « musée » d'Alexandrie, R. Schaer trace l'histoire évolutive de la notion de musée. Il s'applique à révéler les dates ou moments clés qui ont fait qu'au mot musée s'associe celui de patrimoine. Il est question ici de mémoire de l'humanité.

L'ouvrage est divisé en cinq parties chronologiques et une dernière partie de témoignages et documents. Nous ne décrivons pas cette celle-ci.

La première partie relate la grande diversité de lieux destinés à recueillir des objets de toutes sortes et provenances. A Alexandrie, « une communauté de savants pensionnés par le mécénat royal » se consacraient « à l'étude de la curiosité » (p. 21). A Come, P. Givio fait construire une maison contenant ses collections. Dans une salle, des pièces consacrées aux Muses et à Apollon : le mot « musée » apparaît. L'attrait pour la curiosité est répandu au niveau européen. L'art est alors au centre des collections.

L'histoire naturelle – le vivant – est l'objet principal de la seconde partie. Il est question de « diffusion des lumières » (p. 31, donc du savoir. Comme l'université s'en mêle, cette diffusion devient publique. Si la collection reste l'apanage des riches, elle devient accessible au peuple (Pierre le Grand, p. 34). Les collections deviennent progressivement affaire d'Etat. Parallèlement, les collections se spécialisent, ouvrant la voie à la comparaison, le classement des espèces. Ce dernier s'applique également à l'art. Les collections servent à la démonstration des travaux de recherche. La notion de muséographie apparaît au milieu du XVIIIe siècle. En France, le musée devient affaire de roi, avec l'ouverture d'une galerie du palais du Luxembourg au public (p. 46). Le même phénomène est visible dans l'Europe entière.

De propriété d'Etat, les biens culturels et scientifiques deviennent nationaux avec la Révolution française et le chapitre trois. On parle ici de patrimoine national. Pour préserver les références au passé de la destruction (« vandalisme »), y compris les signes monarchiques, la Révolution invente le musée, au sens moderne du terme. Cette étape est fondamentale, car elle fait du musée un lieu « neutre », un sanctuaire au-dessus des tribulations de l'histoire. C'est révolutionnaire aussi. En 1793, le Muséum national d'histoire naturelle naît du Jardin des plantes. En 1794, le Conservatoire de arts et métiers émerge, fils de l'Encyclopédie (p. 58). C'est également en ces temps-là que la Révolution « rapatrie » (i.e. s'approprie) des œuvres d'art. Ce phénomène est largement appliqué par toutes les puissances conquérantes et/ou coloniales.

Les gouvernements européens du XIXe siècle comprennent bien l'importance politique et sociale du musée. C'est l'âge d'or du musée traité au chapitre quatre. Ils en font des temples, à savoir que le contenant devient également important. L'histoire, antique incluse, sert à la forge de racines historiques (Egypte, Grèce, Turquie, etc. sont d'autant plus dépouillées qu'elles ne peuvent s'y opposer. Champollion et autres, p. 79). En France, on parle de monuments nationaux, d'antiquités nationales. La connaissance se fait ici alliée de la politique en contribuant au scellement d'une identité nationale (« monarchie en mal de légitimité », p. 84). Les musées d'art sont alors surtout des lieux d'étude pour les artistes, le grand public n'y ayant accès qu'un jour par semaine. La seconde moitié du XIXe siècle voit l'introduction de nouvelles techniques dans les musées : éclairage artificiel au gaz, amphithéâtre, bibliothèque, etc. En France, l'initiative privée « revient » (Musée de l'art et de

l'industrie, p. 92). En cette fin de siècle, le musée se veut vulgarisateur, accessible à chacun. L'argent (privé et public) est désormais aussi consacré « en faveur de l'instruction et du logement » (Washington, p. 95). Last but not least, les sciences humaines entrent dans les musées au XIXe siècle, à partir des curiosités exotiques. De fait, selon l'auteur, il s'agit essentiellement d'ethnographie.

Le chapitre cinq traite de la relation du musée avec la modernité. En matière d'art, la confrontation se situe sur le terrain de l'académisme et de l'art moderne. Naît alors le musée d'art moderne (1920', p. 100). Dans les années 1950, on se préoccupe du regard et de la déambulation du visiteur : voici la muséologie (p. 104). On n'expose plus tout ce qu'on collectionne, on réfléchit au bâtiment musée. L'ICOM apparue, à la fin de la Seconde guerre mondiale, le musée se voit confié le rôle de développeur social, en plus de conservateur du passé. Le prestige du musée renaît dans les années 1970 (Paris, Washington, Los Angeles, etc., p. 108). L'architecture participe au projet muséographique. La mission du musée devient complexe : recherche et gestion et exposition des collections certes, mais aussi accueil des publics, événements, lieux de débats, ateliers pédagogiques, commerces, etc. : « spirituel et consommation sont inextricablement mêlés » (p. 111).

Ouvrage synthétique, riche en illustrations et commentaire, que le rédacteur de cette fiche ne situe pas réellement dans l'œuvre de l'auteur. Bien écrit, plaisant, ce livre de R. Schaer atteint son but : on trouve une vraie histoire des musées. Peut-être très français parfois, mais l'« hagiomuséographie »¹ française est probablement objectivement importante. Le découpage est aisé à comprendre, mais pas forcément la mise en page. L'ouvrage présente enfin une riche bibliographie.

Luc Heimendinger. Cycle de muséologie 2003-2004.

¹ Néologisme du rédacteur de la fiche